

LA DIALECTIQUE DE LA SOURCE ET DU FILTRE*

F. BONSACK

Prenons par exemple une source de lumière et plaçons devant elle un filtre. Par quoi sera déterminée la lumière après le filtre, par la source ou par le filtre ? Cette question triviale en soi peut conduire à des problèmes analogues d'un certain intérêt.

La méthode génétique¹

Expliquer, c'est le plus souvent remonter à la source, à l'origine, à la cause. C'est ainsi que procède en général la science : partant des phénomènes, elle en cherche la cause, les circonstances qui en déterminent l'apparition et qui permettront de les prévoir.

Dans les sciences physiques, on recherche des principes permettant de déduire les propriétés des corps et les lois qui gouvernent l'évolution des systèmes. On procède de manière analogue en mathématique et en logique, où l'on déduit les propriétés des objets mathématiques et leurs relations à partir d'un petit nombre d'axiomes.

En philosophie enfin, la plupart des penseurs cherchent à fonder leur doctrine, c'est-à-dire à l'asseoir sur une base solide dont elle dérivera naturellement et qui lui donnera sa certitude.

L'explication par le filtre²

Face à ce mode génétique et causal d'explication, largement dominant, d'autres tentatives sont esquissées, qui laissent une plus grande place à ce que j'ai appelé le «filtre».

C'est sans doute dans la théorie darwiniste de l'évolution que le rôle du filtre est le plus évident. Selon cette doctrine, les caractéristiques des êtres vivants dépendent

* Article publié dans *Dialectica* Vol. 31, N° 1-2 (1977), p. 107-112.

¹ Loin de moi l'idée d'opposer Gonseth à Piaget, et le mot «génétique» n'a pas ici le sens qu'il a dans l'expression «épistémologie génétique». Au contraire, Piaget insiste, p.ex. dans son récent ouvrage *Adaptation vitale et psychologie de l'intelligence* (Hermann, Paris, 1974), sur le rôle du filtre qu'il appelle «moule» et sur le fait que, dans l'adaptation du génotype, il n'y a pas causalité directe, mais sélection de ce qui est proposé. Dans la seconde partie de ce même ouvrage, il conteste d'ailleurs l'empirisme dans le même esprit où nous le ferons plus loin.

² La métaphore du filtre est prise ici uniquement dans un sens positif : il ne laisse passer que ce qui est favorable. Je n'évoquerai pas le sens négatif de la métaphore, où le filtre masque quelque chose d'important qui ainsi nous échappe, ce qui recouvre une toute autre gerbe de problèmes.

beaucoup plus de la sélection, c'est-à-dire du filtre placé après la source, que de la source elle-même, puisque cette source est censée être aléatoire et par conséquent produire n'importe quoi.

Dans la perspective darwiniste, on n'explique donc plus par la source, mais par le filtre.

Quelle est l'extension de cet autre mode ?

On le retrouve dans l'explication par les fins. Agir, dans un certain but, c'est chercher et choisir des causes, puis les arranger de telle sorte que l'effet, le résultat, satisfasse à certaines conditions données d'avance. On produit donc en fonction d'un filtre, et on corrige, on améliore de telle sorte que la production passe le filtre.

On le retrouve aussi dans l'induction. Les tentatives faites pour fonder l'induction en la présentant comme une déduction des lois à partir des faits particuliers sont peu satisfaisantes et décrivent mal la pratique de la science.

On ne remonte pas à proprement parler des faits aux principes permettant de les expliquer. Mais, d'autre part, on n'invente pas librement et arbitrairement des théories jusqu'à ce qu'on en ait trouvé une qui rende compte des faits. Les faits permettent de construire un filtre, c'est-à-dire que l'expérience permet de dégager un certain nombre de *conditions*, de contraintes auxquelles devra satisfaire la théorie à trouver. Ces conditions sont souvent extrêmement restrictives et indiquent dans quelle direction chercher, où trouver le genre de théories qui pourraient se conformer aux exigences posées.

Ces considérations restent également valables lorsqu'on passe à des sciences qui paraissent purement déductives comme les mathématiques. Tout semble suspendu aux axiomes dont la vérité — ainsi que la légitimité des règles de déduction — garantit la validité des théorèmes. Aussi oublie-t-on souvent que les choses se sont passées tout autrement : on est allé chercher des axiomes et on a institué des règles *tels que*, par déduction, on retrouve sous forme de théorèmes des lois qu'on connaissait souvent d'avance. Contrairement à ce qu'on entend quelquefois, le problème de la justification des axiomes est un problème légitime, qui ne se pose certes pas à l'intérieur de la théorie — on ne peut pas les *démontrer* — mais on peut tout de même indiquer comment et pourquoi il fallait les choisir tels, montrer quelles étaient les conséquences qu'on voulait pouvoir en tirer.

Cela ne signifie bien sûr pas pour autant que toute la construction théorique ait été inutile, qu'on connaissait déjà tout ce qu'on allait en tirer. La théorie apporte tout d'abord une cohérence, une solidarité des différents résultats, cohérence qui les consolide l'un l'autre et fournit un cadre de référence par rapport auquel ils acquerront un tout autre relief : la conformité ou la non-conformité avec la théorie prendra figure de confirmation ou d'insuffisance de celle-ci. Enfin, la théorie permet de déduire des faits autres que ceux d'après lesquels elle a été construite, et c'est dans cette fécondité que réside d'ailleurs son principal intérêt.

Dans cette perspective, la connaissance apparaît sous un tout autre jour. Il ne

s'agit plus de la fonder sur des principes, mais de la déployer, de l'engager et de vérifier si elle passe ou non le filtre de l'expérience, si elle est ou non idoine. C'est le filtre qui prime sur la source, qui prime même à tel point qu'il peut imposer un véritable changement de source, tel qu'on l'a vu dans les récentes ou anciennes révolutions scientifiques.

Rétablir l'équilibre entre la source et le filtre

Nous l'avons déjà dit, le mode génétique a acquis dans la pensée occidentale une prédominance sans doute exagérée, et qui masque l'importance du filtre.

Certes, cette prédominance est, jusqu'à un certain point, justifiée. Le temps s'écoule dans une direction déterminée et ce sont les causes qui déterminent les effets, les situations initiales qui entraînent les situations finales. Aussi le but de la science est-il surtout de rechercher des causes.

Mais cet argument peut être retourné. Pourquoi la science s'intéresse-t-elle tant aux causes ? — Parce qu'elles permettent de prévoir. Et quelle est l'utilité de la prévision ? — On pourra choisir les causes en fonction du but recherché. La science ouvre la voie à la technique, c'est-à-dire à l'utilisation d'un savoir causal pour des fins déterminées. C'est la connaissance des causes qui indique les moyens. Ici encore, si l'on y regarde d'un peu plus haut, c'est la source qui est subordonnée au filtre : la science causale est servante de l'«art» finalisé.

D'autre part, les «lunettes» génétiques déforment souvent l'image que nous avons de certains «faits».

Ainsi, on garde une certaine tendance à justifier une théorie par ses principes, par ses axiomes. Reste le problème d'assurer ces axiomes. D'Euclide à Descartes et Kant, on les a considérés comme parfaitement sûrs, définitivement acquis, absolus.

L'évolution des sciences et en particulier des mathématiques a montré qu'ils ne pourraient prétendre à une telle validité universelle : les systèmes d'axiomes sont nombreux et variés et les formalismes qu'on fonde sur eux ont une irréprochable cohérence interne, bien qu'ils se contredisent parfois mutuellement.

La conclusion qu'on a tiré de cette évolution c'est que les axiomes sont librement et arbitrairement choisis. On reste donc fidèle au mode génétique en faisant reposer la théorie sur ses axiomes, mais on est forcé d'admettre que ceux-ci ne reposent sur rien, flottent, en quelque sorte. Les mathématiques apparaissent comme un jeu, où l'on a posé des règles qu'on n'a pas à justifier.

La vision génétique conduit ainsi à une image erronée des mathématiques. Certes, il arrive que les mathématiciens «jouent», s'amuse à voir ce que donne tel système, à quoi mène telle supposition. Mais le plus souvent, ils ont créé des formalismes en tant qu'outils pour résoudre des problèmes qu'ils s'étaient ou qu'on leur avait posés. Et c'est éclairées par ce qu'elles permettent de faire que les mathématiques apparaissent sous leur vrai visage et perdent tout arbitraire. Ici encore, le filtre offre une meilleure base d'explication que la source.

L'accent mis sur la source privilégie les conceptions idéalistes de la connaissance aux dépens du réalisme. L'idéaliste insiste sur l'activité de l'esprit, sur le fait que le savant imagine, construit des théories avec souvent beaucoup de liberté d'imagination. Il critique l'empirisme et conteste en particulier qu'il suffise de lire l'expérience ou que celle-ci fournisse toutes prêtes des connaissances qu'il nous suffirait d'enregistrer.

Le réaliste rétorque que certes l'homme propose, mais que la nature refuse ce qui ne lui est pas conforme. Et qu'elle est sévère, qu'elle n'accepte pas n'importe quoi. De telle sorte que son «oui» signifie quelque chose, un certain «isomorphisme» entre la structure de la théorie et celle du domaine auquel elle s'applique.

L'idéaliste met donc l'accent sur le sujet comme source, comme créateur, alors que le réaliste souligne le rôle déterminant du filtre. Quant à l'empiriste, il conçoit l'expérience comme *source* de la connaissance au lieu de lui réserver un rôle de juge sur des produits qu'elle n'a pas elle-même créés.

C'est sans doute également la prédominance de la pensée génétique qui a conduit Aristote à cette curieuse notion de «cause finale». La finalité ne pouvait pas être expliquée par son aboutissement, par des conditions imposées au résultat. Il fallait que la fin devienne une *origine*. Nous verrons plus loin que cette idée n'était pas entièrement injustifiée.

C'est encore elle qui ne fait voir, dans les théories de type darwinien, que le hasard. Lorsqu'on recherche le pourquoi des formes vivantes, on recourt immédiatement à l'origine, c'est-à-dire à la mutation aléatoire. On en conclut, sans raison, qu'elle n'explique rien et que la théorie est donc insatisfaisante. Alors qu'ici, ce qui explique c'est bien évidemment le filtre, et non la source.

La réaction du filtre sur la source

Cependant, les considérations précédentes opposent de façon un peu trop tranchée l'explication par le filtre à celle qui recourt à la source.

Il n'est pas exceptionnel que l'explication soit à la fois génétique et finale, que ce soit le filtre qui explique les caractéristiques de la source.

L'exemple darwiniste le montre clairement : la sélection filtre, mais ceux qui ont passé le filtre se reproduisent. La source s'est adaptée au filtre et maintenant tout semble provenir de la source, le filtre n'ayant plus de rôle apparent.

Il en est de même pour l'action finalisée : tant qu'on ne connaît pas les moyens adéquats, on essaye, on tâtonne, certaines tentatives n'aboutissent pas, d'autres vont dans la bonne direction et quelquefois on réussit finalement à satisfaire aux conditions fixées.

Mais la prochaine fois qu'on se proposera la même fin, on saura comment s'y prendre. La connaissance des moyens propres à réaliser la fin permettra à l'agent de les mettre en œuvre lorsqu'il en aura besoin. Le besoin devient origine, cause finale, la fonction du filtre s'évanouit et on oublie que les moyens-sources ont été

sélectionnés par l'expérience.

On retrouve une situation semblable dans les sciences théoriques : les principes et les axiomes ont été sélectionnés après bien des étapes, des erreurs et des discussions. Mais une fois installés dans leur validité par la sanction de l'expérience, ils fonctionnent comme source pure, où l'on se borne à déduire.

Ici encore, on peut être tenté d'oublier le rôle important que le filtre a joué lors du choix des axiomes et de la mise au point de la théorie — rôle qu'il reprendra peut-être un jour, si les progrès de l'expérience découvrent l'insuffisance de ce qui avait été provisoirement accepté.

Il y a donc souvent réaction du filtre sur la source, qui a ainsi adapté sa production au filtre et rend celui-ci provisoirement superflu. C'est sans doute la raison pour laquelle son rôle est généralement sous-estimé.

Conclusion

Gonseth disait qu'il avait réussi, dans sa dernière époque, à dire autrement les choses qui constituaient le noyau de sa philosophie, à trouver un point de vue d'où elles apparaissaient dans une certaine unité.

C'est aussi un peu ce que j'ai essayé de faire ici : présenter les vues de Gonseth sous un autre jour.

Je crois qu'un de ses grands mérites a été d'insister sur la priorité du filtre sur la source, sur l'idonéité comme critère principal de légitimité, et aussi sur la nécessaire réaction de l'expérience sur les fondements, donc du filtre sur la source.